

# Ciel de Traîne

Étienne Allaix

Ça aurait pu être une bijouterie. Ou une agence immobilière. Il y serait entré avec la même précipitation, commençant par tirer la porte au lieu de la pousser, trébuchant sur le seuil, faisant mine de s'intéresser aux montres, aux demeures de prestige.

La pièce est spacieuse, baignée d'une lumière homogène : une sorte de capsule rassurante avec vue sur l'extérieur. Sauf qu'avec la vitrine qui court du sol au plafond et son costume sombre se détachant sur trois murs impitoyablement blancs, Berthold, en croyant s'être mis à l'abri, vient de s'offrir sur un plateau aux regards des passants.

Quel idiot. Il aurait dû changer de trottoir en l'apercevant. Baisser la tête en se frottant le visage ou, comme tout le monde, faire mine de téléphoner. Le vieil homme peste contre lui-même. Contre cette bêtise qui triomphe dès que

son instinct prend les commandes. S'il avait toute sa vie eu le chic pour se fourrer dans des situations impossibles, les traquenards, depuis quelques temps, semblaient se multiplier. L'espace n'offre aucun repli. Aucune sortie de secours. Si la femme au foulard pousse la porte, c'en est fini, il est piégé. Sa seule chance : rester de dos et espérer qu'elle passe son chemin.

Elle est grande. D'une cinquantaine d'années. Avec un pantalon bouffant, les mains dans les poches. Ses oreilles sont garnies de ces petits cotons-tiges en plastique blanc, qui permettent – ainsi que l'avait appris Berthold il y peu – de téléphoner sans avoir à tenir l'appareil. À peine l'avait-il aperçue se présenter devant lui que ses yeux avaient cherché la tangente, que ses jambes avaient choisi l'embarquée. Cette femme devait représenter un danger. À moins que ce ne soit Berthold qui lui ait causé du tort. Dans le doute, le principe de précaution s'était imposé, provoquant une esquive épidermique à laquelle il s'était soumis sans comprendre. Voilà où il en était : à éviter les gens sans même savoir pourquoi. Quelle absurdité.

Seul au milieu de la banquise, Berthold frissonne. Les trois murs qui l'entourent l'aveuglent – mats, infiniment blancs, des parois sans horizon dont on distingue à peine les

angles. Son ombre est mue par une oscillation légère ; l'émotion a décuplé son rythme cardiaque mais sa respiration est lente, profonde. Il doit tenir bon, ne pas se retourner. Elle finira bien par foutre le camp. Au fond, s'il avait esquivé cette femme, c'était peut-être – tristement, banalement – dans le but de s'épargner une nouvelle séquence humiliante. Afin d'éviter le flagrant délit de faillite mémorielle, contraint d'exhiber les béances de sa cervelle face à une gamine de cinquante ans.

Ses yeux s'habituent peu à peu à la luminosité. Une fissure émerge de la blancheur, à l'angle du mur et du plafond. Berthold s'y cramponne, la dévale comme on suit une trace dans la neige : la brèche file vers le sud, de brisures en lignes droites, jusqu'à disparaître derrière un obstacle horizontal, laqué noir. Berthold l'enjambe du regard, traverse un passepartout et atterrit au milieu d'un paysage de roseaux, alignés au bord d'une écluse – fusain et mine de plomb sur papier. L'endroit est paisible. Un groupe de foulques s'est regroupé devant les vannes closes. Sur la rive opposée, une rangée de frênes surplombe le canal.

Les murs de la galerie sont animés par un ensemble de dessins ; dix-sept petits formats, répartis en deux rangées, que l'aveuglement et l'angoisse du vieil homme avaient

éclipsés jusque-là. Berthold s'approche de l'écluse. Le miroitement de l'eau est réussi. Le cadrage est bon, même si les plans s'emmêlent un peu. Comme s'il cherchait à voir ce qui se cachait derrière les roseaux, Berthold se décale et penche la tête. Mais tout ce qu'il découvre, c'est l'image de cette satanée femme au foulard ; même suspendue au-dessus de l'eau, l'inconnue poursuit sa conversation téléphonique, parfaitement indifférente à son nouvel environnement.

Chaque dessin est protégé par un verre anti-reflet, qui, s'il atténue les réverbérations des néons, n'éradique pas complètement l'effet miroir. Autant de lucarnes au travers desquelles Berthold peut surveiller les allées et venues de sa geôlière, sans avoir à se retourner. Afin de la garder en ligne de mire, il fait un pas de côté et passe au dessin suivant : voici la femme au foulard qui s'avance au milieu d'un troupeau de brebis au crépuscule – plume et encre brune sur carton. Une sirène retentit au-dehors.

Peut-être l'avait-elle reconnu dès le début. Il était seul sur ce trottoir : difficile de croire qu'elle ne l'ait pas vu arriver, avec sa démarche pendulaire et sa silhouette de corbeau. La sirène prend de l'ampleur – police ou ambulance, Berthold n'a jamais su faire la différence. Peut-être ne téléphone-t-elle pas vraiment. Peut-être le fait-elle mariner exprès, captif sur la

banquise, attendant sa capitulation – puisque, tôt ou tard, il allait bien devoir quitter son refuge. La sirène enfle, hurle et sature, même à travers le double-vitrage, chaque centimètre cube de la galerie. Berthold rentre la tête dans les épaules. Un gyrophare traverse en trombe un ciel de traîne – lavis rehaussé à la craie blanche – puis s'éloigne en laissant un grésillement aigu dans ses oreilles.

Conserver la mise au point sur le reflet demande un certain effort oculaire. Les yeux de Berthold glissent régulièrement vers la focale plus reposante du papier. Si le premier n'était pas si mal, considérés dans leur ensemble, il juge les dessins assez maladroits – ces hachures systématiques, ces rehauts trop clairs. Mais leur contemplation l'apaise. Ces scènes paysannes sont les sorties de secours qu'il avait vainement cherché en entrant. Berthold butine de l'une à l'autre, d'un chemin de halage à une série de meules, d'un lavoir au couchant à une étude de troncs noueux.

La femme au foulard fait son retour dans un clapier à lapins – pierre noire et sanguine sur papier vergé. Qu'elle s'en aille ! Qu'elle disparaisse ou qu'elle entre enfin, qu'elle l'humilie et qu'on en finisse ! Il avait peut-être quelque chose à faire ce matin. Quelque chose d'important ; difficile de croire qu'il ait choisi ce quartier désert pour se promener, surtout à

cette heure. S'il marchait sur ce trottoir, c'était peut-être pour se rendre chez le pneumologue – ce n'est pas parce qu'il ne s'en souvient pas que ça n'existe pas. À moins qu'il se soit égaré.

Sa mémoire, c'était ça. Des craquements sourds. Des pans entiers de banquise qui s'effondrent sans bruit. Sans témoins. Des blocs qui dérivent un moment, s'amollissent au contact de l'eau avant de se dissoudre dans un océan de souvenirs sans contours. Aucune idée du temps écoulé depuis qu'il a mis les pieds sur cette banquise. Ses genoux fatiguent – pas facile de garder l'équilibre sur la glace. Berthold change constamment de focale, du papier à la silhouette, de la rue aux dessins, tandis que la passe-muraille continue ses allers-retours sur le trottoir.

Il faudra bien trouver une parade. Car après avoir racroché, c'est sûr, elle va pousser la porte pour le cueillir – on ne fait pas les cent pas devant une vitrine par hasard. D'une minute à l'autre, cette femme va entrer ; d'une minute à l'autre, ils vont se retrouver face à face au milieu de la galerie. Il faut trouver une entame. Un premier pas... Il lui dira qu'il ne l'a pas saluée par politesse. Pour ne pas interrompre sa conversation téléphonique. Ensuite, avec un peu de chance, elle

lâchera un indice, un détail qui lui permettra de recoller les morceaux, pour ne pas glisser.

Les jambes de Berthold s'engourdissent. Besoin de repos. Il fait le tour de la grange aux planches disjointes, qu'il connaît par cœur. Là derrière – son cœur d'enfant palpite en s'approchant, oui, il est toujours là –, ses yeux retrouvent le grand pressoir à vis, avec son pied rafistolé et ses cerclages en fer blanc. Juste à côté de l'appentis qui sert de séchoir à tabac. Face à la ferme, les épis de seigle masquent les reliefs du village ; ce doit être avril, ou mai, lorsque les champs forment ce capiton épais autour de la propriété, un matelas blond qui étouffe les tintements du clocher.

Aspiré tout entier par l'esquisse au graphite, Berthold n'entend pas l'inconnue entrer. La tête du vieil homme se tourne lorsqu'elle s'approche, mais son cœur est toujours là-bas, derrière la grange. Elle a ôté son foulard. Son visage, comme éclairé de l'intérieur, respire la fraîcheur, la vitalité. Elle semble ravie d'être là, se confond en excuse pour l'attente – un coup de fil interminable avec des assureurs, une sculpture dégradée à l'autre bout du monde.

Je vous offre un café ? Pris de cours, Berthold accepte. Vous nous avez manqué au vernissage. Il entend mal, ses

oreilles bourdonnent encore. Puisque vous ne répondiez pas à mes sollicitations, j'ai dû décider seule de l'accrochage de vos dessins. Vous en êtes satisfait ?